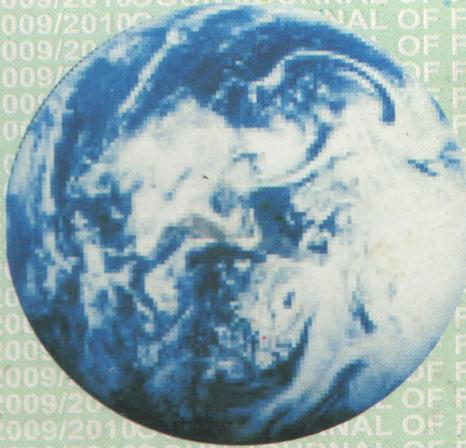


OGUN
Journal
of
FOREIGN
STUDIES



Ogun Journal of foreign Studies 2009/2010, No. 3

Mr. Awl

**OGUN
JOURNAL OF FOREIGN
STUDIES
2009/2010 No 3**

All correspondence should be addressed to:
Dr. Samson Abiola Ajayi
Dept. of Foreign Languages
Obafemi Awolowo University
Ago-Iwoye, Ogun State, Nigeria.

(c) Ogun Journal of Foreign Language (1999/2000) No 2

ISBN: 978-245-929-1.

Published August, 2010

All rights reserved.

No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or any means, electronic or mechanical, including photocopy, recording, or any information storage or retrieval system without prior permission of the publisher

Published & Printed in the

Federal Republic of Nigeria by:

Joy & Mercy Venture's (Print Unit)

No 3 Jiboye Plaza

Along N.N.P.C. Road Apata,

Ibadan, Nigeria.

08136057156, 08052277141, 08184685989

E-mail: joy&mercyventures@yahoo.com

Advisory Board

Prof. Segun Odunuga, U.I, Ibadan

Prof. M.T. Bestman, University of Port-Harcourt

Prof. J.O. Abioye, O.O.U, Ago -Iwoye

Prof. Ade Kukoyi, UNILAG, Lagos

Prof. Tunde Ajiboye, UNILORIN, Ilorin

Prof. Aduke Adebayo, U.I. Ibadan

Editorial Board

Dr. Olufemi Ogunyipe, O.O.U Ago - Iwoye

Dr. A.B. Adejumo, NFLV, Badagry

Mrs. Alice Verweyen, OAU, Ile - Ife

Dr. F.A. Soyoye, OAU, Ile Ife

Editor

Dr. Samson Abiola Ajayi

Subscription

Nigeria

Individual: N300

Institutions: N400

Abroad

Individual: \$10

Institutions: \$15

All correspondence should be addressed to :

Dr. Samson Abiola Ajayi

Dept. of Foreign Languages,

Olabisi Onabanjo University

Ago-Iwoye, Ogun State, Nigeria.

TABLE OF CONTENT

PAGE

1.	African Feminism / Western Feminism Contradictory Or Complementary. Ramonu Sanusi	-	1-15
2.	L'esthetique Democratique Et Ses Consequences Adefarasin, Victoria Adeola(mrs)	-	16-34
3.	Les Effets De L'abus Psychologique Et Mental De L'enfant Ayeleru, Toluwa Funmilayo	-	35-45
4.	Qu'est Ce Que Le Prefix<<multi>> Multiple Ou Etude De L'emploi Et De La Fonction Du Prefixe <<multi>> En Francais Emmanuel, A. Adeniyi	-	46-58
5.	The European Union, Nationalism And The Euro Akin Ademuyiwa, Phd	-	59-70
6.	Une Explication Psychologique De L'oeuvre De Calixthe Beyala C'est Le Soleil Qui M' A Brulee Omotayo F. Siwoku - Awi	-	71-91
7.	The Status Of The French Language In Nigeria: Problems And Prospect For Regional Integration Ajayi, Samson Abiola	-	92-105
8.	Translation, Interpretation Or Explanation: A Semantic Exercise Akanbi, Mudasiru Ilupeju And Alao, Pascal Adebayo	-	106-115
9.	Calixthe Beyala Comme Le Griot De Son Peuple Dans Les Arbres En Parlent En Core Suraju, Sehedu Bamidele	-	116-129
10.	L'e Nnemie De La Femme: Une Etude Comparative Dans Quelques Romans Franco - Africaines. Onojobi, Temidayo. (Mrs)	-	130-145
11.	The Case of Bashkortostan autonomous Republic: By: Kayode .O. Omotade.	-	146- 167

UNE EXPLICATION PSYCHOLOGIQUE DE
L'ŒUVRE DE CALIXTHE BEYALA *C'EST LE
SOLEIL QUI M'A BRÛLÉE*

Omotayo F. Siwoku-Awi

The Nigerian French Language Village,

Ajara- Badagry

RESUME

Le roman *C'est le soleil qui m'a brûlée*, publié par les Editions Stock, en 1987, a été la première expression de la subjectivité féminine articulée par l'auteur, Calixthe Beyala. Dans le roman, elle fait la peinture d'une société dégradante, d'un peuple indigent et sans raison d'être, un peuple qui se soucie peu du développement et de l'amélioration de son niveau de vie, mais qui vit marginalement avec le seul objectif d'exprimer une sexualité abondante. La prostitution apparaît comme la norme pour les personnages féminins oisifs et le moyen acceptable de gagner leur vie. Les adolescents, fainéantes et déambulantes, représentées par Ateba et Irène, ne vivent que pour la jouissance et le trafic sexuel comme le moyen de se libérer du dilemme socio-économique. Pour Ateba, l'émancipation sexuelle lui permettra de retrouver son amie décédée, Irène dans des bordels, en outre elle imagine une vie où elle pourrait comprendre l'homme à travers la femme surtout cette amie, qui se suicide par l'avortement. Par la suite, ses pensées incohérentes indiquent son malaise psychologique. Que serait alors l'intention de Beyala dans cette première tentative de se faire entendre par un monde dilué des idées diverses à propos de la liberté de la femme et sa valeur à l'égard de l'hégémonie de l'homme ? Je proposerai que son féminisme (ce qu'elle appellerait plus tard "féminitude") qui n'a pas été encore développé dans ce premier roman portant sur une opposition acharnée à la tradition patriarcale. Ses premiers balbutiements feront la

base d'une évolution éventuelle de la présentation plus réaliste de ses personnages, ainsi fournissant une base pour le critique psychologique de ses œuvres.

Le début indolent

Dans le roman *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Beyala raconte l'histoire d'Ateba, fille adolescent de dix-neuf ans, orpheline et qui ne fait rien que rêvasser. La jeune fille ne semble pas avoir d'avenir puis qu'il vit une vie bloquée, et l'auteur la présente comme fainéante et sans travail. Pourtant, elle parle français comme les Occidentaux. Sa mère Betty est partie avec son amant pour ne plus revenir. Elle vit avec sa tante, Ada, qui ne fait qu'accumuler des amants transitoires, qui la maltraitent. Jean Zepp, barbu arrive au QG, le quartier où vivent Ateba et sa tante, Ada. Il prend un logement chez Ada. Zepp n'arrive pas à se faire aimer par Ateba, qui ne lui réserve qu'une répulsion extrême. Ateba doit faire sa chambre et pendant que Zepp lui parle, par son imagination folle, elle se croit violée. Beyala commente : "Soudain, comme dans un éblouissement, elle s'imagine violée la, sur le sol souille. Elle se met à hurler, elle a peur, elle a le vertige, elle a mal" [16]. Ce serait en effet ses premières manifestations de la psychose. Ateba ne réagit pas à l'assaut de Zepp. Pourtant celui-ci attend à une réaction violente, une gifle, pour lui avoir donné un baiser ; au contraire, Ateba le laisse aller jusqu'au bout, dans sa désapprobation des femmes. Beyala fait une description sarcastique de l'attitude d'Ateba : "Elle pleure, elle demande aux larmes de venir, de venir, de transformer sa vie en un gigantesque lac et de la purifier, de sanctifier sa vie. Puis que l'homme l'a obscurcie avec ses mains" [17]. C'est en effet cette réaction enfantine poussée jusqu'à des manifestations de psychotiques qui va, par conséquent, détruire la fille. Son action suggère une crainte psychotique de phallus de l'homme. Elle repousse l'amitié de Zepp, malgré les efforts incessants de celui-ci de la convaincre de son affection. A travers les histoires banales des cérémonies de circoncision, de funérailles et des

activités quotidiennes, Beyala nous dresse la vie d'une fille mal guidée, emprisonnée par un système socio-économique, qui ne lui accorde aucun espoir pour l'avenir. La fille, Ateba, est déchirée par ses idées sur la femme. Elle se fait des idées grandiloquentes sur la femme. Elle aime ses amies comme si elle était un homme : elle démontre de la tendresse envers Irène, voulant lui donner un long baiser. Donnant libre cours à ses idées démesurées elle se nomme leader des étoiles. Sa mégalomanie n'est qu'une façade, parce qu'elle se laisse violer par l'étranger qu'elle rencontre à la sadaka (les funérailles) d'Ekassi.

Par les procédés de digression et de rétrospection, Beyala accumule des réminiscences qui ne reflètent pas en profondeur l'inconscient de la fille mais qui par contre sont révélatrice de l'incapacité de la fille d'entreprendre des actions réfléchies ; le critique pourrait décrypter son immaturité par sa réaction aux réalités quotidiennes. Beyala, se sert de la révolte de la jeune fille, contre Zepp pour faire une représentation virulente et acharnée de l'homme et son comportement à l'égard de la femme.

Beyala essaie d'établir le lien mère-enfant, une idée très chère aux écrivains féministes africains. Le motif mère-fille adopte par l'auteur suggère la permanence de l'expérience de la femme africaine et le destin que l'homme lui réserve, en particulier la domination de sa sexualité. L'enfant hérite un destin de prostitution et de rôle subordonné à l'homme. Ce drame occupe une place prépondérante dans l'œuvre des écrivains féminins tels que Buchi Echemata et Mariam Ba qui l'insèrent dans la filière narrative. La destinée universelle de la femme est liée aux désirs de l'homme qui doit décider ce qu'elle pourrait faire de sa vie. L'idée de la même destinée de génération est une réalité que Beyala confirme : "J'ai réussi à lui programmer de la même destinée que moi, que ma mère, qu'avant elle la mère de ma mère. La chaîne n'est pas rompue, la chaîne n'est pas rompue" [6]. La situation subordonnée de la femme africaine est encore plus aggravée par la pauvreté, les tabous, les superstitions religieuses et l'analphabétisme.

Catherine Coquery-Vidrovitch dans son œuvre *Les Africaines : Histoire de femmes d'Afrique noire du XIX au XX siècle* relève une peinture réaliste et particulière des femmes africaines :

Au point extrême de la marginalité dans des villes disproportionnées par rapport leurs activités, ou le pouvoir politique se dilue et ou les activités économiques stagnent, une part croissante des femmes, notamment les plus démunies : veuves, filles-mères, orphelines... est exclue de tout travail régulier. Progressivement il ne leur reste que la prostitution – sorte de mendicité déguisée et généralisée. L'écolière se vend pour quelque friandises, l'étudiante couche avec ses professeurs pour quelques points en plus, l'employée devient la maîtresse du patron pour garder son emploi, la commerçante compense la médiocrité de son chiffre d'affaires en sortant avec certains de ses clients, la concubine ou l'épouse d'un polygame se fait entretenir par d'autres amants pour pallier l'insuffisance de revenus du premier; par dessus tout, les jeunes rurales, chassées des campagnes par la misère, sont devenues des proies banales de la prostitution quotidienne dans beaucoup de grandes villes africaines[219-220]

Le pari de la pensée

Afin de commenter et expliquer les cogitations de l'esprit de l'enfant. Beyala adopte la perspective d'un invisible et omniscient qui se nomme "Moi". "Mais Moi, Moi dont les ténèbres avaient rendu la présence aussi invisible que l'invisible..." [6]. Par cette perspective, Beyala nous oblige d'apprécier les événements à travers son optique du narrateur omniscient. Le "Moi" essaie de donner une explication aux comportements de la fille ; c'est une idée freudienne de l'omniscient. Le "Moi" est suppose être en partie inconscient. Selon Freud le comportement névrotique pourrait être expliqué par "des modes de satisfaction libinale plus archaïques"

qui datent de l'enfance. L'évolution affective de l'enfant serait déjà entravée par le départ de sa mère et ses conflits mal résolus à l'égard des transitoires qui fréquentent sa tante. Les conflits vécus à la petite enfance exercent toujours des influences à l'adolescent et en effet pourraient déséquilibrer l'individu. Freud affirme "que l'enfant survit chez le plus adulte et le plus rationnel d'entre nous: l'inconscient est même précisément "l'infantile en nous"- cette partie de notre être qui continue à prendre l'imaginaire pour le réel, à rêver de l'impossible, à entretenir et ruminer des désirs et des griefs dont nous n'avons plus en principe consciemment le moindre idée [Renee B-Quillot et Roland Quillot 48]. Cette explication freudienne reporterait la cause de tendance psychique névrotique sur la petite enfance et les désirs refoules, d'autres psychologues tels Piaget ou Erickson considéreraient les dimensions sociales, la maturation intellectuelle et le manque d'amour maternel et paternel. La situation socio-économique et culturelle ne peut pas être fautive comme prépondérante à la fébrilité mentale d'Ateba, comme l'a été observée par Coquery-Vidrovitch.

Une lutte désespérée contre le phallus

Ateba vit avec sa tante Ada, depuis que Betty, sa mère a quitté le QG. Ateba n'a jamais connu son père puisque sa mère, Betty est prostituée et alors elle est une sorte de bâtarde. Sa tante Ada n'a pas de mari non plus, elle a plutôt des amants, qui, Ateba a été obligée d'appeler "papa". Cette existence sans objectif et sans amour paternel a laissé un gouffre dans le cœur d'Ateba qui tout au long du texte exprime ce désarroi. L'abîme créé par la séparation est décrit par des psychologues comme une castration symbolique. Le déroulement de ses pensées révèle un cœur traumatisé ; à maintes reprises elle se répète le nom de sa mère ; elle évoque son image de sa propre réflexion dans le miroir et anticipe son retour à tout moment. Dans le prologue, l'écrivain présente l'ambiance du roman "Ici, il y a un creux, il y a le vide, il y a le drame. Il est extérieur à nous, il court vers des

dimensions qui nous échappent. Il set comme le souffle de la mort" [5]. La séparation mère-fille selon Beyala ressemble à la mort. Tout au long du texte l'écrivain présente les perturbations, l'angoisse, le raisonnement d'Ateba à l'égard de la relation homme-femme. En fait, le nihilisme s'annonce dès le début du roman. Dans son corps la mort se produit. Beyala écrit: "Ateba écoute ou n'écoute pas. Parfois, aux environs de cette heure-la, au moment des réunions familiales, elle découvre que le malheur vient. Il survient toujours dans son corps et lui donne des frissons, elle a froid, pourtant elle a chaud, elle étouffe" [26/27].

Ateba est physiquement privée de liberté, tout comme sa pensée et son esprit sont refermés:

Jean est parti. Ateba allonge dans son lit tremble. Pourtant la nuit, fissurée par la petite lampe de chevet est relativement calme. Ada est partie au deuil d'Ekassi. Toutes les issues sont fermées. Ateba éprouve la même angoisse que la meurtrière qui ne s'expliquera jamais comment cela s'est produit [54]

Le sinistre qui colore le roman culmine dans la tragédie de la folie de la fille, qui se manifeste après la mort d'Irène, son amie, celle qui pour elle représente la liberté et la femme idéale. Ateba sera forcée d'entreprendre la même existence de prostituée que sa mère et sa tante. Une existence de débauche et de trafic sexuel se peint dans le roman. Toutes les femmes qui auraient exercé une influence importante sur Ateba ne sont que des prostituées. Comme par exemple sa mère évadée. Ateba est tout d'abord répugnée par l'idée de se laisser réduire à mener une vie de prostituée. Jean n'irait pas loin dans son effort pour avoir de relation amoureuse avec elle. Ateba se berce d'illusion: "Les morts ne sont pas morts. Betty n'est partie. Il n'y a jamais eu de guerre. L'homme s'est trompé d'heure!" [16]. Elle se nourrit de pensées bizarres. Elle est Ateba et toutes les femmes sont elle. Elle séduit la pluie et le vent et elle se croit divine. Elle aime

s'éclipser dans les pensées absurdes et pseudo-philosophiques. Elle fait la conclusion que la vie n'est nulle et Rien seul règne. Elle communique des idées aux femmes qui n'existent que dans son imagination: "Elle a écrit aux Jeanne, aux Pauline, aux Carole, aux Nicole, aux Mole, aux Kambiwa, aux Akkono, aux Chantal. A toutes les femmes qui peuplent son imaginaire et lui volent ses nuits" [34].

A ce point se relève l'idée que le féminisme de Beyala serait porté sur le lesbianisme comme une expression de l'entente existant entre les femmes. Elle avoue son amour érotique pour les femmes:

L'espace d'un instant, Ateba laisse ses yeux prendre tous les ventres avant de s'enfermer sur Irène. Elle voit ses sandales de tresse noire, ses jambes fines qui s'échappent de sa jupe rose fendue sur les côtes, ses seins moulés dans un tee-shirt blanc, son cou, sa bouche. Elle veut cette bouche malgré la fatigue qui en affaisse les coins, elle veut lui donner un baiser profond, un baiser de reine qu'elle enfermera dans sa couronne pour la mettre à l'abri des erreurs de rencontre. Elle avance une main, elle veut la poser sur le genou d'Irène, elle tremble, son corps lui dit qu'elle pêche. Et elle reste le corps tremblant, essayant d'écraser cette chose intérieure qui la dévore. La femme et la femme. Nul ne l'a écrit; nul ne l'a dit. Aucune prévision. Elle pêche et rien ni personne n'explique pourquoi elle pêche. Tout le monde baragouine à ce sujet. Elle dit: "c'est parce que le péché est une illusion, il n'y a jamais eu le péché, le péché est un mythe. Et Adam et Eve? Un mythe. Un prolongement de l'enfance" [138].

Beyala maintient une position militante dans la défense de sa position à l'égard de son amour pour la femme. L'auteur fait une description sympathique du corps féminin alors qu'elle dénigre le sexe masculin. Cet

aperçu constituerait l'arme pour la déconstruction du patrimoine patriarcal. La revalorisation du corps féminin par l'auteur est une preuve de sa lutte acharnée contre l'hégémonie de l'homme.

La confusion se manifeste dans l'inconscient d'Ateba qui recherche son identité par la connaissance de la femme.

Elle formule sa démarche:

REGLE N° 1 RETROUVER LA FEMME

REGLE N° 1 RETROUVER LA FEMME

REGLE N° 3 RETROUVER LA FEMME ET ANEANTIR LE CHAOS [88].

Concernant Ekassi, une des prostituées du roman, Beyala écrit : "son ventre s'offrait, accueillait leur sexe imbecile, puis rejetait dans le vide où elle s'était retirée leur sève inutile" [51]. Elle tente en plus de justifier l'acte de prostitution, en blamant l'homme qui serait à tout moment la cause des douleurs de la femme. Apparemment, la lutte que Beyala entreprend est dirigée contre la tradition de pudeur et de la virginité auxquelles la jeunesse est soumise. Ekassi, la prostituée renommée, a aimé un homme, un voleur incarcéré par la police. La femme se lance dans la prostitution et elle donne son corps, afin de pouvoir avoir accès à son amant dans son cachot et, par la suite, gagner sa liberté. Mais à sa sortie de prison l'homme délaisse Ekassi à cause de la vie ignoble de cette dernière. L'homme ingrat ne reconnaît pas que la malheureuse s'est tuée pour lui. Ateba de son côté se trouve une raison pour se prostituer et elle avoue qu'elle connaîtrait la femme à travers sa relation avec l'homme. Ce fait justifierait l'émancipation d'Ateba. Elle va se livrer à la prostitution.

L'auteur explore aussi le besoin psychologique de la femme qui se livre à la prostitution. Ekassi s'est donnée aux policiers pour faire sortir son fiancé de la prison. Du point de vue de la réalité, on ne peut pas

exonérer une telle vie de débauche, quelle que soit la raison avancée. Au départ la réticence d'Ateba de se lancer dans des relations amoureuses avec les hommes s'est ancrée dans un passé, une enfance où la femme est l'objet sexuel à procurer par l'homme et les relations interrompues qui créent de l'instabilité émotionnelle et le gouffre. Pourquoi s'est-elle donnée à la prostitution? Ce serait-il alors la façon de Beyala de réduire la valeur de l'homme africain à son sexe.

Elle n'a jamais eu de père. Les amants d'Ada ne l'intéressent que dans la mesure où ils passent comme une note, glissent sans imprégner sa mémoire. Combien de pères Ada lui a-t-elle donnés? Dix? Vingt? Trente? Elle ne les a pas comptés, elle n'a jamais essayé de les compter. Ils passaient, elle disait "papa", elle aurait dit "monsieur", cela aurait été du pareil au même, puisque le mot avait perdu sa dimension, puisque le mot était devenu fou [57].

Si Beyala soulève l'idée de la multiplicité des pères, les transitoires connus par Ada, sa tante, l'intention de Beyala est de ridiculiser les cuisses libres. Il ne s'agit pas de la triade postulée par des psychologues - le père symbolique, le père imaginaire ou le père réel - les personnes qui auraient constitué des modèles pour la construction de son être en lui permettant un ancrage solide dans le réel.

L'auteur oppose le point de vue de Zepp à celui d'Ateba. Zepp est de l'avis que... la femme n'était bonne que le soir, fondue dans le noir. Non, décidément, le jour n'était pas fait pour elle. Il étalait tout... Qui avait dit que la femme était belle? Il devait avoir deux trous noirs à la place des yeux! L'imbecile... Tous les hommes étaient des imbeciles puisqu'ils ne la voyaient pas telle quelle. Molle, Flasque. Rapiécée. Dégoulinante! [58].

Zepp est présenté comme un misogyne complet, et très exigeant. Le paradoxe est qu'il aime tirer un maximum de profit de ses relations amoureuses. Toutes ses maîtresses sont sophistiquées. Elles se maquillent et il ne sort jamais avec celle qui n'a pas de vernis. "Il déteste le spectacle des visages chiffonnés par le sommeil, bouffis et sans fard. D'ailleurs, il n'embrasse jamais ses maîtresses avant qu'elles ne se soient brossé les dents. Il ne va pas plus loin dans les confidences"[58]. Il est irrité par l'odeur de femme du matin, pourtant il veut jouir de l'amour avec elle. Le lecteur est dégoûté par la brutalité de Zepp, qui est excité par la honte et la douleur de sa maîtresse. Beyala nous fournit les détails des actions barbares de Zepp vers la femme agacée dans les mots suivants:

Il l'avait trainée devant une glace murale. Il l'avait obligée à écarter les jambes. Il voulait qu'elle se regarde, elle gardait les yeux fermes, il tirait ses cheveux en arrière, il lui faisait mal, elle pleurait. Ça l'excitait et l'irritait à la fois.

Brusquement, il avait retourné et l'avait obligée à se cambrier. D'une poussée, il l'avait pénétrée et avait entrepris un brutal mouvement de va-et-vient. Elle gémissait, elle sanglotait, il criait que ce qu'il leur fallait à toutes c'était leur rentrer dedans jusqu'à ce qu'elles demandent grâce.

Soudain, il l'avait rejetée, le sexe toujours en érection, il avait ramassé ses vêtements, les avait enfilés en toute hâte et était parti sans jeter un regard à la femme qui, recroquevillée dans le lit, sanglotait doucement. Il ne l'a plus revue[59].

Beyala par cette histoire répugnante suscite le sentiment d'agression voire une lutte presque militante contre un système patriarcal qui favorise une telle humiliation de la femme, alors qu'il en tire de profit: l'homme se gratifie et aussique les parents qui vivent du commerce de

sexe de leurs filles. En revanche, l'auteur crée le personnage, Ateba, qui refuse toute contamination par Zepp. Le refus d'être la propriété de Zepp révèle la position désintéressée de l'auteur à l'égard de la tradition du mariage, étant elle-même monoparent. On se demande s'il n'est pas mieux d'accepter à devenir la femme de Zepp, qui malgré sa brutalité caractéristique semble lui accorder un peu de tendresse, que de se laisser violer par un étranger. En fait son refus d'être aimée par Jean va accentuer l'ambiance tragique et triste qui clot le roman. A ce point on pourrait s'enquérir si Beyala ne présente pas une position contradictoire de favoriser l'amour hétérosexuel en même temps qu'elle propose une lutte presque mortelle contre l'hégémonie de l'homme. Sa position devient plus claire dans ses romans suivants *Maman a un amant* et *Assèze: l'Africaine* dans lesquels elle affirme que l'amour est inéressant avec un amant blanc ou encore de jouir de l'amour tel quel se présente.

La chasteté ou la proxénété

Beyala lie la prostitution à la misère écoeurante des habitants de QG. Tout au long du livre, elle décrit les immondices et de la pourriture qui caractérisent les pugétistes (terme adopté par l'auteur pour décrire les habitants des quartiers QG qui ne lavent même pas leur "merde". La saleté est le reflet de leur moralité délabrée. Beyala présente le point de vue que les femmes africaines, étant les gardiennes des valeurs traditionnelles africaines, encouragent les traditions patriarcales. Rentrée de sa sortie avec Zepp, Ada gifle sa nièce Ateba, les voisins interviennent et débattent sur la cause de la délinquance juvénile. Ada serait contente de voir Ateba se marier vierge afin de tirer d'avantage d'une dot riche. Ada l'amène chez la sorcière, qui soumet la fille "au rite de l'œuf": elle fouille le vagin de la fille avec un œuf, afin de déterminer si elle est encore vierge. L'expérience laisse Ateba engourdie.

Un excès d'amertume s'empare d'elle et la soumet au rite de l'œuf... Elle cesse de comprendre qu'elle a un corps, que des doigts la fouillent, que le contact de l'œuf est froid, que la vieille est malodorante comme un tas d'ordures. Travail achevé en deux minutes? En dix heures? Ateba ne sait plus. Ateba ne veut pas le savoir. La voix chevrotante de la vieille clamant qu'elle est intacte la sort de son engourdissement torpide. Elle ouvre les yeux sur la mine triomphante d'Ada [69].

L'auteur n'a pas pris de position sur la moralité puante. Or, il faut noter que certains hommes blâment la modernité et l'arrivée des blancs comme cause de prostitution. Dans le roman certaines femmes soutiennent l'idée que les jeunes ont le droit de faire ce qu'elles veulent de leurs corps. Voilà la réalité qui serait le calvaire d'Ateba, à savoir le fait qu'elle se heurte aux écueils de la tradition. Ada exige qu'elle soit vierge et qu'elle se marie, ce qui n'est pas son cas. Par la suite Ateba se déclare pute comme sa mère Betty. Elle souffre de son absence:

Faire revivre le morceau de soi qui s'est absenté. S'agiter, se dégeler, marcher hors de la coutume. Mais ses pas qui la fuient la ramènent vers elle, vers ses lois, vers ses interdictions. Devant elle, le passé Betty... Betty.

Enfant, Ateba voulait ressembler à Betty. Elle portait ses pagnes et ses chaussures trop grandes pour ses petits pieds. Devant la glace, elle se maquillait de son fard. Elle s'observait. Elle était femme. Elle est Betty. Elle lui ressemblait physiquement et elle se plaisait à imaginer que sa vie n'était qu'un prolongement de celle de Betty. Comme Betty, elle regardait les yeux qu'elle croisait pour s'assurer qu'ils faisaient ses éloges [70].

La vie de la fille est comme hantée d'un passé introuvable, une poursuite puérile pareille à un mirage, dont la réalité symbolise un affectif permanent marqué par un sevrage définitif et un développement psychologique arrêté. Elle s'échappe dans une vie reculée et imaginaire pour retrouver sa mère Betty. Betty est devenue la femme de son monde irréel, l'exemple qu'elle s'acharne à suivre. Beyala peint une fille prise dans un étai. Elle veut ressembler à Betty, sa mère, la prostituée qui s'est échappée dans un "pantalon"; or, elle condamne la relation d'Ada avec des hommes que celle-ci l'oblige à appeler "papa". La joie d'Ateba est sans bornes quand, Josef, l'amant le plus récent d'Ada la frappe. Elle rêve:

Jour faste! Jour prospère! Des plages et des plages d'heures et de jours, étendues à l'infini, sans homme. Jour prodigieux: Ateba n'a rien à faire sinon se perdre en des visions de bonheur et de félicité poétique. Jour lumineux, crépuscule sans homme. Crier. Danser. Chanter. Elle verserait bien une autre tasse de tisane à Ada pour la remercier. Elle l'embrasserait volontiers sur la bouche et cette fois elle oublierait son mouchoir [105].

Il se présente ici deux formes d'émancipation de la femme. Betty et Ada expriment leur liberté par la prostitution, elles ont des relations avec plusieurs hommes alors qu'elles tiennent au fait qu'il leur faudrait chacune avoir un homme à qui elles pourraient se confier. Elles nourrissent et hébergent leurs hommes. Ateba prétend dénoncer telle vie, pourtant elle songe à mener la même vie que sa mère qui préfère sa relation avec des transitoires. La faillite de cette relation parentale laisse l'enfant en proie à un père imaginé, un père qu'elle n'aura pas de sa vie et au deuil perpétuel causé par la séparation définitive de sa mère.

Sa Betty... Sa mère... Elle l'aimait mieux avec ses cernes des nuits des autres, les transitoires. Quand arrivait la nuit, cette obscurité redoutée qui inexorablement amenait l'heure des chevauchements.

Ateba se cachait dans la pénombre, guettait des mots qui la plongeaient dans une ivresse douloureuse d'où elle ne s'extirpait que le lendemain matin, béate d'admiration quant à l'étendue de sa peine et sa capacité à éprouver des sentiments aussi purs et profonds, constatation qui épiçait agréablement les longues nuits qu'elle passait les yeux grands ouverts, attendant le retour improbable de Betty [107].

Avec cet intérêt évident pour la prostitution, il nous paraît contradictoire que l'auteur fasse la peinture d'une fille réticente à s'y plonger. Elle ne veut même pas épouser Zepp qui est manifestement amoureux d'elle. Elle énonce plutôt des idées bizarres selon lesquelles elle est mariée aux étoiles, qui sont par ailleurs, selon elle, des femmes.

Le militantisme infantile

Il est étonnant que cet enfant confus puisse relever les réalités franches sur la souffrance des femmes comme le révèlent ses altercations avec Jean:

Etre lucide, d'après toi, c'est quoi? Faire comme les cathos peut-être? Tu me frappes, je me couche à tes pieds? Je devrais sans doute m'excuser d'être femme, dire toujours oui à tes ordres et merci quand tu me frappes. Tu veux que je te dise? Tu représentes pour moi femme, tout ce que j'exècre chez l'homme, ce mélange d'arrogance et de vanité absurde, de sérieux et d'inanité chaotique, tout ce que je vomis [109].

Elle opine sur la situation de la femme africaine, battue et exploitée par l'homme, au nom de la religion et de la tradition qui méprisent la femme comme inférieure à l'homme. Ici, se présente sous forme des tirades d'un enfant un féminisme militant de Beyala. Elle s'oppose de manière virulente à l'homme et à sa manière d'assujettir la femme. N'est-ce pas la raison d'être de toute expression féministe? Ateba se considère porte-parole des femmes, meneuse du Grand Jour de l'arrivée des étoiles. En plus Ateba se croit protectrice des femmes. Elle éprouve une profonde sympathie pour les femmes. L'enfant lance son cartable sur la tête du "titulaire" de Betty parce qu'il a battu sa mère. Elle se présente aussi compatissante envers toutes les femmes. Elle attend patiemment Irène qui va lui divulguer sa situation précaire – elle est enceinte. L'auteur va un peu plus loin dans sa dénonciation de la maternité contrôlée et l'affaire d'enfanter des sans-pères. Ateba observe Betty et ses gestes inachevés: "Et elle en a des inachevés. L'éducation, le savoir, la tendresse, le repas, et Dieu sait quoi encore. Pondre des enfants a été l'éclatante exception à la règle. Il est vrai qu'elle pondait pour la mort" [112]. L'évocation de l'image d'une poule par la métaphore "pondre des enfants" est une façon dérisoire et triste pour évaluer la vie et la procréation. En fait, elle dit à Irène, dans un ton cynique "l'homme a encombré ton corps" [113], une expression qui désigne la grossesse comme un fardeau indésirable. Ada est le seul exemple dans le roman auquel Ateba peut se référer elle devient la femme qui représente toutes les femmes dans leur vie inachevée et médiocre, de telle vie qui explique pourquoi elles sont toujours engueulées et méprisées. Elles sombrent dans la prostitution puisque la vie ne leur offre d'autre choix que de la pourriture morale. Qu'importe la vie dans un pays où tout est constamment à l'état embryonnaire? Irène ne veut pas de la grossesse, elle ne veut pas enfanter, d'un gosse sans-père ou un laissé pour compte, surtout si la vie dans le pays n'a aucun avenir. Alors, elle avorte le bébé, une action qui va lui coûter la vie.

Beyala prétend que la fille se détache de toutes obligations traditionnelles de pudeur et qu'elle se lance dans des relations sexuelles pour oublier la douleur. Au sadaka d'Ekassi elle danse pour dominer la tristesse qu'elle ressent. La danse selon l'auteur produit un effet érotique, et elle va finalement occasionner une relation sexuelle, plutôt forcée avec un inconnu. L'inconnu, sous l'effet extraordinaire de la danse, l'invite chez lui et la force à avoir des relations sexuelles avec lui. Violée, elle se venge par la violence, en tirant et serrant le sexe du coupable presque à l'étouffement. Elle va apprendre à "jouir" quand l'homme, lui frotte le sexe, avec sa langue.

Il ne l'entend pas, il se laisse glisser le long de son corps, il s'accroupit entre ses jambes, il soulève sa robe et place sa tête au creux de ses cuisses, il fait aller sa langue. Elle ferme les yeux, elle l'empoigne par les cheveux, elle l'oblige à activer son mouvement, elle roule des hanches, elle se frotte sur son visage, elle veut que ça aille vite, qu'il se dépêche, qu'il aille tout au fond, qu'il lui fasse l'amour avec le sommet de son crâne, il ne veut pas, elle resserre les cuisses, elle le soumet, elle ne bouge plus. Il comprend qu'elle jouit [133/134].

Si l'auteur chante tant la liberté de la femme, son émancipation sexuelle dans un contexte de pauvreté et de médiocrité, elle ne considère guère les maladies que pourrait engendrer une telle vie. Sans doute l'auteur touche aux effets de la sexualité incontrôlée tels que la mort, suite à la grossesse interrompue; Irène en est morte et Ekassi dont la cause de la mort n'est pas connue, or, d'autant qu'on le sache serait de la prostitution. Cependant, la danse élaborée et frénétique nous révèle une société qui accepte nonchalamment la mort de sa jeunesse. Outrée, Ateba poursuit ses idées de la revendication du droit de la femme jusqu'au meurtre. Elle

délire et par conséquent elle raconte une histoire que l'assistance à la mort d'Ekassi ne comprend pas, on la jette dehors. Elle va rechercher Irène, déjà décédée dans un bordel. Elle perd la mémoire, elle ne reconnaît plus qu'Irène est morte. Elle prétend rechercher les pas de la femme dans les prunelles de l'homme. Elle veut maintenant devenir la femme en suivant les pas d'Irène – elle s'engage dans la prostitution et par conséquent, elle passe la nuit chez un homme qui la brutalise en fonçant son sexe dans sa bouche. Ateba tue l'homme avec un cendrier, dans la folie hallucinatoire, elle le transforme en Irène et elle l'embrasse. La fille souffre d'une aliénation mentale consécutive au viol et à la passion aveugle d'une fille qui imagine un monde utopique, ou la femme jouerait un rôle prépondérant. Cette conception n'est pas claire encore qu'elle ne parvient pas à l'articuler.

L'auteur a projeté par le personnage d'Ateba son féminisme qui repousse et haït l'homme et le sort impitoyable de la femme qui provident du milieu misogynie. Ateba est une jeune fille africaine inexpérimentée. Ses idées ne sont pas développées, elles sont plutôt folles. La réalité c'est qu'elle éprouve de la haine pour l'homme alors qu'elle veut jouir de son sexe; tout comme sa mère qui est prostituée, Ateba aura de la difficulté à résoudre cette dichotomie – une contradiction sporadique de l'émotion complexe de la haine et de la jouissance. Beyala aborde d'autres dimensions de ses perspectives féministes dans ses autres romans, tels que *Maman a un amant*. M'ammaryan ne songe pas à la prostitution, elle désire être comblée d'amour et de joie. Elle se sent méprisée dans sa stérilité. Alors, dans sa relation avec M. Tichit elle va trouver de la beauté et la joie d'être aimée. M'am veut jouir d'une période de bonheur chez son amant. Pour toutes les deux femmes, la liberté s'explique par la réalisation de leurs buts. Ateba tue l'homme qui représente la souffrance de la femme et elle en devient folle. Le désir de M'am se réalise et elle s'épanouit, grâce à ses relations amoureuses avec M. Tichit.

Si la féminité de Beyala se dit militante, c'est une réaction à des réalités veçues qu'elle peint, une réaction violente au mépris de l'homme à l'égard de la femme. Beyala peint les tendances grotesques de l'homme dans la mesure où il adopte des manipulations différentes pour dérober le bonheur de la femme. Les prostituées sont obligées de "sucrer" et de "manger" leur sexe. Irène refuse de le faire. A la fin du roman, l'homme force Ateba à manger son sexe et en revanche, elle le tue. L'action entreprise par l'homme de la faire <<sucrer ou manger>> est une manifestation physique de la conscience arrêtée et de la devise des traditionalistes africains qui apparaît aussi dans *Maman a un amant*, que, "Dieu a sculpté la femme à genoux aux pieds de l'homme". C'est une devise phallogocentrique qui place l'homme à la hauteur de la femme et détermine l'attitude de supériorité de l'homme envers la femme, surtout la femme qui se lie à l'homme dans une relation sexuelle.

Une analyse de la disposition métaphysique et psychologique d'Ateba révèle qu'elle est une fille violente et hardie. Elle aime les pleurs de sa mère; enfant, elle attrape et tue les petits animaux par plaisir. On dirait qu'elle n'a pas d'âme. Selon la narration, l'âme qui se nomme "moi" existe hors d'elle. A la fin de l'histoire, l'âme recherche à se joindre à Ateba, au moment où elle perd la raison. Beyala, en effet, nous révèle par cette peinture qu'Ateba serait malade psychologiquement depuis son enfance, d'où l'idée de la thérapie, que sa tante évoque au début du roman.

Et, tous les jours, en vertu d'un décret qui prétendait que toute vérité était quantifiable, et qui devant l'abondance infinie des vérités, des êtres et des choses, établissant des invariants, Ateba recevait sa dose d'ordres thérapeutiques qu'Ada sa tante lui administrait [5/6].

Le critique pourrait chercher à savoir l'intention de Beyala, en créant un personnage aussi faible et pathétique. La réalité de la souffrance de la femme prend de l'ampleur au fur et à mesure que le critique établit de rapport entre les événements imaginés du roman et l'actualité. L'auteur a mis l'enfant dans une situation pitoyable. C'est un grand tort de vouer de telle vie à l'échec. N'est-il pas de grande importance à noter que des millions d'enfants sont tués par la guerre, la misère et la maladie, sans que les autorités s'en soucient? Pourquoi laisser les enfants errer sans aucun plan pour l'avenir? Il est à remarquer que les romans de Beyala qui suivent ne changent pas de motif. Les femmes qu'elle crée sont des damnées; complètement terrassées par leurs hommes, elles sont confuses, et elles ne savent pas comment combler le gouffre qu'elles ressentent. Ne faut-il pas aussi déterminer si elle n'a pas exagéré le rapport des expériences veçues par ses personnages? Par exemple, le déroulement de la pensée de la fille est incohérent et insensé. Tout au long du livre, elle est présentée comme errante et fainéante, elle délire à la fin puisqu'elle n'a jamais eu de bonne raison d'être que sa famille et la société auraient lui léguer.

CONCLUSION

Un nombre considérable des féministes africaines se préoccupent de la vie de l'enfant dans le contexte social, politique et culturel de l'Afrique postcoloniale. L'enfant se trouve dans un contexte familial, à l'école, et en fait dans le quartier. Dans le roman, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Beyala a tracé une vie d'un enfant condamné à la fuite et à la déchéance. Elle vit sans guide paternel ni maternel, dès l'aube de sa vie, elle sombre dans un monde irréel, ou rien n'existe. C'est encore pathétique que Beyala met l'enfant au milieu d'une lutte des sexes. En réalité le roman, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, est le commencement de l'effusion des thèmes de la lutte des sexes que l'auteur va aborder dans ses titres ultérieurs.

Le mélange du sarcasme au narratif poignant est une manipulation stylistique à laquelle se livre l'auteur pour susciter une réaction de fureur. Le lecteur est en fait irrité par les pensées incohérentes, bizarres et déséquilibrées de la fille, Ateba. Il est tragique que la fille devient folle en fin de compte. Ada sa tante, veut lui donner des "doses thérapeutiques" et lui arranger un bon mariage mais elle ne parvient pas à faire de l'enfant une femme vertueuse. Elle finit par être prostituée, tout comme les autres femmes de sa famille et la plupart des femmes de sa société. N'est-il pas vrai que l'action est plus éloquente que la parole? Cela peut être encore le point de vue de Beyala, qui ne prétend pas moraliser dans ses romans. Bien sûr, Ada donne des ordres, mais elle ignore le chagrin, la confusion et le déchirement que l'enfant ressent face à l'hypocrisie qu'elle observe et à la vie fainéante que le système socio-politique lui accorde. En somme, nous remarquons que Beyala entame une lutte acharnée contre l'hégémonie de l'homme et du phallus; or, malheureusement, Ateba, l'adolescente, la meneuse de cette lutte monumentale est peinte comme une malade, souffrant d'une imagination égarée et folle. Les personnages féminins créés par Beyala sont médiocres, en effet, elles ne semblent pas capables de surmonter les exigences imposées par la société patriarcale. Détruire la tyrannie de l'homme et revendiquer le droit de la femme seraient les préoccupations des femmes instruites et compétentes, qui pourraient recourir à leurs connaissances pour entamer de telle lutte.

D'ailleurs, l'auteur a pu susciter la répugnance de ses lecteurs contre la vie déconcertante et déchirante que nous offre le système politique postcolonial de l'Afrique. Voilà la peinture des réalités, qui peuvent engendrer des activités de lutte engageante et virulente contre l'abus de l'enfant, un système socio-économique qui favorise les vices tels que, la prostitution, la perversion de sexe oral et toutes les panoplies du système phallogocentrique.

BIBLIOGRAPHIE

- Beyala, Calixthe: *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris: Editions Stock, 1987.
- *Maman a un amant*. Paris: Editions Albin Michel, 1993.
- Borgomano, Madeleine. "Calixthe Beyala, une écriture déplacée". Paris: Notre Librairie, No 125 Janvier-Mars, 1996. 71-75.
- "Les femmes et l'écriture-parole". Paris; Notre Librairie, No 117 Avril-Juin, 1994. 87-94.
- Briere Eloise A. "Le retour des mères dévorantes". Paris: Notre Librairie, No 117 Avril-Juin 1994. 66-71.
- D'Almeida, Irène Assiba. "Femme, Féministe? Misovire? Les romancières africaines face au féminisme". Notre Librairie, No 117 Avril-Juin 1994. 48-51.
- Chemain, Arlette. "L'écriture de Calixthe Beyala: Provocation ou révolte généreuse" Paris: Notre Librairie. No 99 Octobre-December, 1989.
- Elliot Anthony *Psychoanalytic Theory: An Introduction*. Oxford: Blackwell Publishers, 1994.
- Fontana, David. *Personality and Education*. London: Open Publishers Ltd. 1977.
- Freud, Sigmund. *The Infantile Genital Organization*. London: Standard Edition XIX, Hogarth Press, 1968-1974.
- Kom, Ambroise. "L'univers zombifié de Calixthe Beyala." Notre Librairie, No 125 Janvier-Mars 1996. 64-71.
- Nkashama, Pius Ngandu. *Dictionnaire Des Oeuvres Litteraires Africaines de la langue francaise*. Ivry - Sur - Seine: Editions Nouvelles du Sud. 1994.
- Oke, Olusola. "Modern African Literature as Illusions of African Reality: The Case of the Francophone Novel" in *Introduction to Francophone African Literature*. Ed. Olusola Oke & Sam Ade Ojo. Ibadan: Spectrum Books Ltd., 2000.
- Ndida, Joseph. "Ecriture et discours féminin au Cameroun: trois générations de romancières: Thérèse Kuoh-Monkoury; Lydie Dooh-Bunya; Were-Were Liking et Calixthe Beyala". Notre Librairie, No 118 Juillet-Septembre, 1994. 6-12.
- Nfah-Abbenyi, Juliana Makuchi. *Gender in African Women's Writing: Identity, Sexuality and Diference*. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press, 1997.
- Verga, A. K. *Théorie de la Littérature*. Paris: Editions A et J Picard, 1981.